

terminé, l'excitation qui leur a communiqué une vigueur factice s'éteignant peu à peu, le corps reste épuisé, anéanti, comme pendant la réaction qui suit un violent accès de fièvre.

A l'époque où Mme. Bartelle arriva à Kuruman, la mission avait pour chef M. M., dont nous ne reproduisons ici que les initiales pour ne pas alarmer sa modestie. Il est, du reste, très connu maintenant, non-seulement en Afrique, mais en Europe.

Comme la plupart des missionnaires, M. M., possédait quelques notions de médecine. Il s'empressa d'accourir au chevet de Mme. Bartelle.

Le calme et la bonne nourriture ainsi que le repos du corps et de l'esprit ramenèrent bientôt Juliette à la santé.

Quant à Valentin, qui était complètement rétabli, il témoignait à sa cousine une telle affection et une telle sollicitude de tous les instants, il entourait les enfants de tant de soins et de prévenances, que la jeune femme, oubliant ce qu'elle-même avait fait pour lui, ne savait comment le remercier de son dévouement.

Les renseignements que Mme. Bartelle recueillit à Kuruman vinrent jeter une nouvelle incertitude dans son esprit. M. M. avait bien entendu parler des deux Français, mais il craignait qu'ils ne fussent pas ceux que cherchait Mme. Bartelle.

—Je crois que ce sont de simples matelots, dit-il, probablement des déserteurs de quelque navire. Au reste, je vais mettre tout en œuvre pour savoir ce qui en est. J'ai été assez heureux pour rendre quelques petits services aux Béchuanas de ce pays, et, par amitié pour moi, il s'en trouvera bien quelques uns qui consentiront à nous aider dans nos recherches. Ce qui rendra notre tâche plus difficile, c'est que vos deux compatriotes ne restent jamais longtemps dans la même contrée.

En dépit de ce que lui disait le bon missionnaire, Juliette aurait voulu partir tout de suite pour cette nouvelle expédition, mais M. M. s'y opposa formellement. La santé de Juliette, d'ailleurs, ne lui permettait pas de se mettre en route aussi promptement.

M. M. envoya des émissaires dans la direction où l'on supposait que devaient être les chasseurs français.

Il les chargea en outre de divers messages pour les Béchuanas de ce pays.

Pendant ce temps, Clémence et Geneviève, escortées par Sir Richard et par Savinien Guitarnan, cheminaient sur la route de Colesberg à Kuruman.

Quoiqu'ils fussent partis six jours seulement après Valentin, ils marchèrent avec tant de lenteur qu'ils ne parvinrent à Kuruman que longtemps après Mme. Bartelle. Les deux cousines arrivèrent à la station des missionnaires si fatiguées et si découragées qu'elles déclarèrent d'abord qu'elles renonçaient à pousser plus loin leur voyage. Savinien, qui n'était plus reconnaissable, tant il paraissait abattu et anéanti, appuyait de toutes ses forces la nouvelle résolution de Clémence.

Sir Richard Overnon lui-même, maintenant jaune et maigre bien au delà de ce qu'avait demandé miss Anna, commençait à regretter le *roast-beef* de la Tamise et les boulevards de Paris. La compagnie de Savinien n'était pas précisément amusante, et depuis le départ de Valentin il avait perdu ces bonnes causeries à cœur ouvert qui savaient si bien charmer les longues soirées et les routes monotones.

Son amour pour Mme Martigné avait aussi reçu

un grand échec. D'abord la coquetterie de la jeune femme à Colesberg lui avait beaucoup déplu. Plus tard, elle avait paru revenir complètement à lui et lui sacrifier même tout à fait M. Guitarnan, mais une indiscretion du petit Frédéric avait inspiré à sir Richard une certaine défiance au sujet de ce retour subit.

—Toi qui es si riche, lui avait dit un jour le petit garçon, pourquoi n'as-tu pas acheté un chariot avec de beaux chevaux, comme celui du major Dawson ?

—Mais, je ne suis pas riche du tout, moi, avait répondu Overnon étonné de cette réflexion.

—Oh ! que si, répliqua l'enfant terrible. Maman a bien dit l'autre soir que tu étais très-riche, très-riche, mais que tu te faisais passer pour pauvre pour... je ne sais plus pourquoi elle a dit... Mais enfin, tu as un beau château et beaucoup d'argent et plus tard, tu en auras encore davantage. Par exemple elle m'a bien défendu de répéter cela : aussi tu ne lui diras pas, n'est-ce pas, car je serais bien grondé ?

—Ta maman s'est trompée, répliqua sir Richard de plus en plus surpris.

—Non, non, non ! Elle est bien certaine, car c'est M. Bussel qui lui a dit cela, tu sais bien ce jeune officier qui m'a fait monter sur son poney à Colesberg.

Malgré son désir de plaire à Overnon, Clémence Martigné avait trop peu l'habitude de se contraindre pour dissimuler, pendant la marche, sa mauvaise humeur, son égoïsme son manque de courage et d'énergie. Quelques mois de fatigues et d'inquiétudes avaient suffi pour changer singulièrement la figure de Mme. Martigné. Tandis que la lutte et le danger semblent donner un nouveau lustre à la beauté qui tient surtout de la personne morale et par conséquent du cœur, ils déforment singulièrement la beauté pour ainsi dire toute plastique et surtout de convention qui ne peut se passer de toilette et de soins de tout genre.

Très-romanesque au fond, en dépit de ses prétentions au calme et au positivisme, M. Overnon n'avait pas tardé à être désenchanté par le contraste trop évident qui existait entre les paroles sentimentales de Clémence et ses actions. Il s'était aperçu que cet ange qui ne parlait que d'amour, de dévouement, etc., etc., se préoccupait plus que tout le monde du déjeuner et du dîner, et concentrait toutes ses pensées sur le bien-être de sa propre personne. Ce qu'il y avait de curieux, c'est que Clémence avait été la première à faire cette remarque au sujet de Savinien, qui s'arrangeait toujours en effet de manière à avoir la meilleure place et les meilleurs morceaux. Elle avait parfaitement raison à cet égard, mais tandis qu'elle regardait M. Guitarnan avec le gros bout de la lorgnette, elle se contemplait elle-même avec un verre si petit et si trouble, qu'elle ne s'apercevait nullement de son propre égoïsme. Aussi était-elle tout étonnée de se l'entendre reprocher par Geneviève, et quelquefois même par Savinien. Malgré son amour pour Mme. Martigné, ce dernier s'écartait souvent dans la pratique des sentiments de dévouement d'abnégation et qu'il possédait si bien en théorie.

De tous ces petits incidents, il résultait en définitive que nos voyageurs débarquaient à Kuruman mécontents les uns des autres et fort peu disposés à entreprendre de compagnie une nouvelle expédition.

Cette fois encore il arriva ce qui était arrivé au Cap. Ils commencèrent par faire tout au monde pour détourner Mme Bartelle de continuer son